

CIBLES ÉTYMOLOGIQUES ET SOURCES ARCHÉOLOGIQUES DE LA TRADUCTION BIBLIQUE : PEUT-ON RÉPARER LE MONDE ?

Xavier-Laurent SALVADOR

Maître de Conférence (HDR) à l'USPN, EA TTN, France,
xavierlaurent.salvador@gmail.com

Résumé : Le présent article établit un parallèle entre la méthode traductologique d'Isabelle Cohen dans sa traduction commentée du Livre de Job et la méthode exégétique basée sur le sens historique développé par Guyart des Moulins dans la traduction du Pentateuque de sa Bible Historiale. Isabelle Cohen propose un questionnement du sens, une herméneutique, qui renoue de manière très subtile avec une certaine tradition juive de l'interprétation canonique tout en conservant le regard éclairant d'une spécialiste de la traduction et de ses mécanismes linguistiques. Cette mécanique interprétative rappelle au philologue les Bibles françaises médiévales qui font du commentaire le lieu de la délivrance du sens.

Mots clés : Bible, pentateuque, glose, exégèse, herméneutique.

Abstract : This article juxtaposes the translation method of Isabelle Cohen in his translation of the Book of Job and the exegetical method based on the historical meaning invented by Guyart des Moulins in his Bible Historiale. Isabelle Cohen proposes a questioning of meaning, a hermeneutics, which reconnects in a very subtle way with a certain Jewish tradition of canonical interpretation while retaining the enlightening gaze of a specialist. This interpretive mechanism is similar to the medieval French Bibles which make commentary the place where meaning is given to the christians.

Keywords: Bible, pentateuch, gloss, exegesis, hermeneutics.

Dans *Un monde à réparer* (Isabelle Cohen, 2017), la traductrice pose et provoque une série de questionnements autour du délabrement du sens, en particulier pour le texte de l'Ancien Testament et tout particulièrement pour le livre de Job. « Réparer le monde » est une allusion à une interprétation du livre de Job en lien avec la doctrine de la rétribution¹ (J. Vermeylen, 2004), qui est une posture théologique mise en débat par le livre. Sa traduction sert donc d'argumentation au service de ce qui apparaît comme une thèse. Elle propose un questionnement du sens, une herméneutique, qui renoue de manière très subtile avec une certaine tradition juive de l'interprétation canonique tout en conservant le regard éclairant d'une spécialiste de la traduction et de ses mécanismes linguistiques. Elle traduit, elle commente sa traduction, elle ajoute des titres, elle glose.

Cette mécanique interprétative rappelle au philologue une autre tradition, pourtant souvent adversaire (G. Dahan, 1990 & 1991) : Guyart des Moulins dans sa Bible Historiale (1297) ne procède pas autrement quand il compose sa

traduction qui fut la Bible de référence des familles pendant plus de trois siècles (X.-L. Salvador, 2004 & 2016), notamment lorsqu'il traduit l'Ancien Testament. La Bible Historiale en effet est une composition faite de la traduction du texte de Jérôme, de commentaires traduits de l'*Historia Scholastica* de Pierre le Mangeur et de réflexions propres du traducteur. La comparaison de la transcription des premiers livres de l'Apocalypse et de l'intégralité du livre de l'Exode (X.-L. Salvador, 2019) permet de constater que la traduction du Pentateuque, sans doute parce que c'est le livre des juifs, fait l'objet de ce traitement particulier de manière systématique. C'est pourtant un ouvrage majeur dont la tradition s'étend de la date de sa composition – 1297 – aux premières Bibles imprimées par Guillaume Le Roy (1476) puis Jean de Rély² dont la *Bible historiée* (1487), qui n'est qu'une correction de l'originale médiévale, est rééditée dix fois (1498, 1505, 1510, 1514, 1521, 1529, 1531, 1538, 1543). Or de quoi s'agit-il ? Comme dans l'ouvrage d'Isabelle Cohen : traduire, commenter le traduit, mettre des titres, gloser.

***Un Monde à réparer* d'Isabelle Cohen, l'oeuvre d'une traductologue**

La lecture hermétique est décourageante. C'est le sens même de l'objet, au demeurant : décourager celui qui n'a pas le savoir nécessaire. Or il est parfois possible de faire l'expérience de la pleine connaissance du livre par le biais de la traduction et de son commentaire. C'est ce que se propose de faire Isabelle Cohen dans son ouvrage : procurer l'expérience de la compréhension du Livre de Job tout en consignait la somme des connaissances nécessaires. En échange, le lecteur se prépare progressivement en lisant sa traduction (des pages 9 à 431) à rentrer dans la pensée de l'Essai (des pages 431 à 511) qui l'accompagne, dissertation philosophique sur le sens théologique du livre.

La traduction est composée de la proposition d'un vers suivi d'un long commentaire de chaque choix de mots dans une perspective minutieusement linguistique, scientifique, jamais symbolique ni ésotérique : il faut pour cela continuer son chemin tout seul. Elle y aborde avec beaucoup de précisions et d'intelligence les options qui se présentent pour chaque mot dans l'esprit de la traductrice cultivée et savante : « le silence de ces piètres maçons-médecins charlatans signifierait-il qu'ils perçoivent l'aggravation de la souffrance de Job comme le laisse percevoir le redoublement de la racine « se taire » dans le texte hébraïque³ ? ». Elle hésite et partage ses doutes avec le lecteur ; parfois tranche, opte et pour tout dire, paraphrase le livre : « comment Job abîmerait-il la création alors qu'il sait que le traître ne peut espérer ? (Job 27 :-11) », sans que l'on sache en fin de compte à qui s'adresse la question. Mais le questionnement a du bon. La clé d'interprétation, comme l'explique l'auteur, se trouve sans doute dans la condamnation morale de la doctrine de la rétribution incarnée par Éliphas⁴, l'un des plus fidèles compagnons de Job, c'est-à-dire l'espérance dans la récompense immédiate des bonnes actions. Job souffre et renonce à être récompensé de son équité. La récompense n'est en aucun cas un dû mais une espérance dont seul Dieu peut choisir le montant et le moment. Isabelle Cohen

Cibles étymologiques et sources archéologiques de la traduction biblique synthétise la position de Job lorsqu'elle explique que « le Livre de Job met en scène un triangle composé d'une épreuve et d'un homme qui, bien qu'attaché à la doctrine de la rétribution, présente des qualités l'élevant à la condition de Juste (ce qui le dédouble) (p. 516) ». Il porte l'espoir par-delà les malheurs qui l'accablent.

La méthodologie est importante et se révèle en fait le véritable enjeu de la composition de cet ouvrage. Chaque commentaire de verset est couronné d'un titre thématique qui en résume la problématique, ce qui fait quand même plus de deux cents titres inventés. Qui nierait que ces titres sont autant de mots-clés, d'interprétations qui « forcent » la lecture du verset ? Et quel lecteur de la Bible Historiale ne reconnaîtrait pas dans la farcissure de ces titres le même usage que dans la traduction médiévale où les livres sont divisés non pas en verset – c'est une invention tardive de la Renaissance – mais en paragraphes avec titulature de lettres carmin. Job 9 :14, par exemple dans l'ouvrage, est traduit « Même si moi, je Lui répondais, je choisirais mes paroles avec Lui ». Or le commentaire traductologique, qui se réfère aux traditions talmudiques, est intitulé : *La parole muselée par la terreur*. De sorte que la traduction proposée par l'auteur n'est plus le verset français mais plutôt une polyphonie où la voix de la traductrice, aussi passionnante soit elle à suivre, devient la seule chose importante, un peu comme si toute la tradition *textuelle* s'effaçait au profit d'un slogan (le titre) ou d'une paraphrase. Dans la Bible Historiale, le passage du récit d'Adam et Eve chassés de paradis est intitulé : « de l'expulsion d'Adam et Eve et de Dieu qui les vêtit de peaux de mortes bêtes ». Même enjeu polyphonique, même souci de scander le récit et d'y ajouter une structure.

Ce témoignage sature tout l'espace interprétatif. On le voit encore dans la traduction de Job 19 :27-29, au chapitre intitulé « La morsure de la déloyauté ». La métaphore même du titre (« morsure »), loin d'éclairer la démarche, laisse perplexe : qui mord ? Satan ? Est-ce un chien ? Rien ne le dit... Et le commentaire lui-même devient une seconde paraphrase du récit dont on ne sait plus ce que l'on doit en espérer : « sous-estimer la souffrance d'autrui comme le font les amis signifie manquer d'amour (...) Ce que Job a vu est unique dans l'histoire humaine (...) après les coups portés à son corps viennent les coups portés par ses amis (...) il ne sait pas encore que toute son histoire enseigne que la rigueur doit être corrigée par l'amour ». Pas d'autre référence ici que le doute-récit orientant la lecture. Et c'est sans doute là que le bât blesse à la lecture assidue de l'oeuvre : la paraphrase justifie la traduction.

Le lecteur prend malgré tout un véritable plaisir à entrer dans la pensée de la traductrice, à la suivre dans les débats qui animent son esprit et à confronter sa lecture, qui est le véritable sujet de l'oeuvre. Et si certains commentaires sont parfois effectivement un peu éloignés de ce que nous pourrions en attendre, certains autres sont de véritables bijoux d'érudition talmudique. Job 6 :6 et le *ta'am*, à la fois « goût » et « savoir » (comme le français « savoir / savourer ») ; les débats en Job 5 :11 sur *goder / goderim* et parfois, au détour d'une analyse, une référence à Homère (5 :10), à la « tradition juive » (7 :16), aux « épopées du juste babylonien » (22 :21-26) ou au Targoum (p. 343). De ce point de vue, la recomposition de l'ouvrage, les titres ajoutés, les commentaires paraphrastiques :

tout est fait pour faire vivre au lecteur l'expérience de la compréhension du texte hermétique. Ce mode de fonctionnement est d'une limpidité qui ne casse pas l'hermétisme du message mais qui procure au lecteur la douce impression de suivre le chemin âpre de la lecture biblique *comme s'il* partageait avec sa traductrice (étymologiquement : celle qui le *conduit à travers*) la claire compréhension des enjeux textuels.

A cette entreprise déjà remarquable, l'ouvrage offre un *addendum* sous la forme d'un essai historique et philosophique sur Job purement interprétatif consacré à la doctrine de la rétribution. Cet essai ne peut se lire qu'en lien avec le travail de traduction : on y voit une classification thématique des sujets des versets traduits : « le manquement des amis ; l'impératif catégorique du déchiffrement de la souffrance ». Autant d'entrées philosophiques modernes dont Kant qui font sens ; c'est-à-dire : fabriquent son sens. Et c'est bien l'intuition qui caractérise toute notre lecture. La traduction d'Isabelle Cohen est une magnifique, une érudite, une précieuse preuve mise au service d'un projet argumentatif développé par l'essai. Ce faisant, elle révèle un implicite de toute démarche traductologique dont nous croyons avoir déjà cerné les enjeux : tout positionnement lexical ou syntaxique du traducteur sert une démonstration, en l'occurrence, le « vrai » sens du livre biblique, la « bonne » façon de le lire.

Guyart des Moulins, un prédécesseur

Le travail d'Isabelle Cohen renvoie tout lecteur à sa propre expérience de lecture de la Bible, et particulièrement de celle dont Guyart des Moulins fut l'artisan. Nous avons retrouvé dans son ouvrage le même désir de dire, de partager le sens et la même résignation à l'inaccessibilité de la parole d'origine : l'hébreu biblique est là, sous nos yeux, trop loin pourtant pour que nous le comprenions parfaitement, et pourtant très proche. Pour le traducteur, cette expérience de l'immédiate perception du sens et de la difficulté à le transmettre doublée de l'impénétrabilité du sacré – en particulier pour le livre de Job – aboutit à une forme de double impasse dont il sort avec difficulté. On pense d'ailleurs là au constat de Montaigne au Livre I : « C'est aux paroles à servir et à suivre, et que le gascon y arrive, si le français n'y peut aller⁵ ». Pour le paraphraser, on aurait envie de reprendre l'injonction au compte du traducteur médiéval et d'ajouter : « que le français y aille puisque le latin ne suffit pas ». C'est la même tension qui parcourt tout l'ouvrage d'Isabelle Cohen, constatant l'impossibilité de réparer le monde à travers la lecture de la traduction du Job. Sa traduction n'est qu'un palliatif offert aux damnés de la terre qui ne peuvent lire, et encore moins interpréter, le seul Job qui puisse ou vaille d'être lu : le texte original. C'est pourquoi la double mécanique qu'elle met en place de traduction et de commentaire personnel hisse tout l'ouvrage au rang de traité de traductologie. D'une certaine façon, en agissant ainsi, Isabelle Cohen professe la parole d'origine plus qu'elle ne cherche à la traduire.

Son livre-témoignage s'inscrit de plain-pied dans l'histoire de la traduction européenne du texte biblique médiéval. Et c'est un paradoxe qui parcourt toute l'histoire de la traduction chrétienne. Dans un premier temps, parce que le christianisme entretient un rapport à la langue qui n'est pas, loin s'en faut, celui

Cibles étymologiques et sources archéologiques de la traduction biblique qu'entretiennent avec elle les autres religions du Livre. Le christianisme n'est pas une religion du Livre, mais une religion révélée dont le message « Aimez-vous les uns les autres » est relayé par une culture dont la bibliothèque, le livre – la Bible – est le témoin et non pas le coeur. En décentrant l'enjeu de toute mystique du Livre au Message primordial, le christianisme a mis au coeur de sa démarche l'évangélisation définie comme le partage du message avec le reste du Monde. Or la démarche évangélique n'est pas compatible avec l'apprentissage d'une langue de l'initiation : le temps manque aux missionnaires pour enseigner, il leur faut plutôt apprendre la langue de ceux qu'ils rencontrent. Et l'on voit pourquoi la traduction est au coeur de la pensée chrétienne, et pourquoi Meschonnic a pu écrire que le christianisme était une religion de l'Original second :

L'Europe est née dans la traduction. À la différence d'autres cultures vivantes, les grands textes fondateurs sont des traductions (...). Certaines de ces traductions sont des originaux seconds (H. Meschonnic, 1996).

Les autres mysticismes, qui ont placé la langue du message au coeur de l'initiation religieuse, ne partagent pas cette dynamique de la traduction. Et c'est aussi ce qui explique le balancier permanent tout au long de l'histoire de France, par cycles d'environ trois cents ans, entre d'un côté l'abandon total du texte original puis un retour aux sources plus ou moins violent. Sous Charlemagne, le christianisme vivait tellement éloigné de la source que les traductions avaient totalement occulté l'existence même d'un sens primordial. C'est parce que Charlemagne provoque la controverse entre Alcuin et Théodulfe qu'il a pu restaurer l'enseignement du latin et mettre au pas l'Église qui ne savait rien de la foi qu'elle professait. Et le cycle s'est poursuivi : réforme dominicaine, franciscaine, traduction française, Réforme, etc. Et c'est par période que la corruption du Texte original va toujours apparaître comme le témoin d'une corruption de la foi et des moeurs du peuple chrétien. Ce sentiment n'est pas anodin, et ce n'est sans doute pas un hasard si on le trouve dès les premières lignes de l'un des premiers textes écrits en français, *La Vie de saint Alexis*, dès les premiers vers lorsque l'auteur écrit :

Bons fut li siecles al tens anciënur,
 Quer feit i ert e justise ed amur,
 S'i ert creance, dont ore n'i at nul prut :
 Tut est müez, perdut ad sa colur,
 Ja mais n'iert tel cum fut as anceisurs.
 Al tens Noë ed al tens Abraham
 Ed al David, qui Deus par amat tant,
 Bons fut li siecles, ja mais n'ert si vaillant :
 Velz est e frailes, tut s'en vat declinant,
 Si'st ampairét, tut bien vait remanant⁶.

Cette question du sentiment de corruption de la chrétienté dont témoigne le recueil de l'ancien temps dont parle l'auteur de *La Vie* évoque ce sentiment de corruption de l'accès au sens sacré porté par les écritures. Et c'est cette même dynamique qui va animer la réforme franciscaine en Italie dans le courant du XII^e siècle puis le mouvement de la Réforme luthérienne, qui voit dans la perte

du sens *provoquée par la traduction*, et particulièrement dans la traduction de la Bible Historiale que tous les aristocrates possédaient dans leur bibliothèque, une raison de la décadence et donc une motivation pour réformer les textes, et partant : les moeurs politiques de toute l'Europe.

Dans un second temps, le christianisme pose un rapport à la vérité (X.-L. Salvador, 2004) qui ne cesse d'être débattu et dont le lieu n'est pas le livre lui-même, mais le message qu'il délivre. Le médium n'étant d'aucune importance, il est possible de s'affranchir du livre pour lui préférer la beauté du message. Mais le paradoxe devient alors que le message, dépassant le temps de sa profération, trouve un écho dans les paroles qui ont précédé et se poursuit loin dans la chaîne du temps. La présence de l'Ancien Testament dans le canon biblique, et du Job en particulier avec toutes ses paroles étranges, prend une position qui demande beaucoup de précautions. C'est un livre qui a toujours eu un statut bien particulier pour deux raisons très clairement expliquées par Guyart des Moulins (X.-L. Salvador, 2014). La première, c'est que le récit des mésaventures du héros biblique est beau. La seconde, c'est que le sens en est mystérieux :

Et les paroles qu'ils échangeaient sont si pleines de récriminations et de méchanceté que personne ne peut *en entendre le mystère, à moins d'être très savant théologien*. Personne ne devrait les traduire et seuls des gens très laids le feraient (X.-L. Salvador, 2014).

Traduire Job est une entreprise délicate qui interroge la position du traducteur, entre le prêtre et le prophète. Ici, on se demande ce qu'il y avait à comprendre dans le Job de l'Ancien Testament : comment « réparer » le monde – au sens qu'Isabelle Cohen donne à ce mot – d'autrefois, comment en « restaurer le sens » comme on restaurerait le vestige archéologique d'un monde perdu ? Tout l'enjeu est ici de comprendre que la traduction devient une argumentation au service d'une révélation de la vérité. Pour Guyart des Moulins, la clé de voûte de l'interprétation était christique. Pour Isabelle Cohen, elle est théologique.

La parole des juifs, puisque c'est d'eux qu'il est question, n'est présentée par Guyart des Moulins que comme cautionnant en quelque sorte la modernité du message évangélique : c'est la longue *catena aurea*⁷ des auteurs qui ont précédé et pressenti le Christ au point que leur parole mystique témoigne par anticipation de la venue du Messie. En aucun cas la parole des hébreux ne pourrait cautionner l'idée de la préséance de leur philosophie sur le christianisme ni sur la philosophie occidentale. Or cette situation entraîne un paradoxe : ne pouvant fonder la Vérité révélée sur la pensée antique, la pensée des hébreux qui pourtant est omniprésente dans l'Ancien Testament, quelles solutions s'offrent alors pour cautionner la Vérité du *dictum* biblique ? Deux voies se sont ouvertes dans la philosophie médiévale qui ont provoqué une division profonde dans la manière d'aborder et donc de traduire le texte biblique.

La première, s'affranchissant du temps, a vu dans l'anagogie⁸ la clé de voûte de la symbolique chrétienne. Toute parole réfère au message évangélique, qu'il faut donc bien connaître et commenter. C'est essentiellement la voie suivie par l'école de Laon et de la Glossa (G. Dahan, 1998). Les glossateurs distinguent

Cibles étymologiques et sources archéologiques de la traduction biblique entre quatre sens des écritures figés dans le souvenir par ces vers d'Augustin de Dacie :

Littera gesta docet, quid credas allegoria,
Moralis quid agas, quo tendas anagogia⁹.

La lettre, l'histoire, le symbole et l'anagogie sont tissés pour délivrer la Vérité – moderne – du carcan historique qui l'a vu naître. On trouve des exemples français de l'interprétation anagogique plutôt dans la Bible du XIII^e siècle (C. R. Sneddon, 2012), qui est plus intellectuelle, plus universitaire que ne l'est l'Historiale. On en trouve un exemple au moment de la construction de l'arche par Noé où le traducteur-interprète affirme : « La fenestre qui fu faite en l'arche senefie la plaie qui avoit esté faite au costé Jhesu Christ » (« la fenêtre qui fut faite annonce la plaie qui avait été faite au côté de Jésus »). C'est une anagogie en ce sens que le commentaire ajouté ne consiste pas à restituer l'horizon d'attente du texte source, mais à ramener le sens ancien vers ce que le moderne doit y lire. C'est un fait de disjonction absolue entre l'intention première de la source hébraïque, que Guyart des Moulins ne connaît que par l'intermédiaire des latins, et la volonté du traducteur. La démarche est profondément « cibliste », au sens que donne à ce mot Jean-René LADMIRAL (2015), et ignore tout de la démarche « sourcière » qui n'entre même pas dans la réflexion idéologique du traducteur chrétien ne traduisant pas pour faire plaisir aux juifs, mais pour plaire aux chrétiens. La démarche anagogique, qui consiste donc à résumer toute interprétation dans la Présence du Christ, est toutefois difficile d'accès pour les hommes du Moyen Âge.

La seconde apparaît notamment dans la Bible Historiale sous la forme d'une double traversée, une double dynamique tendant d'une part à minorer la part de l'anagogie et à développer au contraire un nouveau moteur de la crédibilité portée par l'axe historique, voire littéraire (C. Guillemet, 2017). Le sens révélé prend sa source dans la connaissance du texte et du contexte : la parole est sertie dans une culture, dans un savoir qui ne tend pas à épuiser le sens mais à l'entourer afin d'éduquer le public, le lecteur de la Bible et le hisser au niveau de connaissances culturelles du lecteur de la source. Le lecteur chrétien sait-il que la Mer rouge est rouge à cause des pierres qu'elle contient ? Sans doute ne le sait-il pas, aussi est-il important d'aller chercher Pline et de le glisser dans les gloses¹⁰ – quitte à transformer la Bible en encyclopédie des connaissances nécessaires pour la lire. Ce faisant, la glose contextualisante, tropologique, évacue tout hermétisme et toute tentation d'un plus haut sens dont on ne maîtrise pas dans le cœur de chacun la portée ni les racines. La question de l'hermétisme embarrasse le lecteur chrétien moderne, qui sait que la Révélation est une doctrine de la transparence. Le christianisme, parfois traversé par des courants ésotériques, a toujours dans le dogme lutté contre l'opacité de la démarche initiatique au profit de la clarté de l'eau du baptême. Dans les degrés chrétiens de la révélation du sens, c'est l'exacte transposition de la paire « allégorie » / « tropologie ».

Allegorie est une parole obscure qui autre chose figure et senefie que elle ne dist et ne l'oppose mie si comme sont moult de paroles d'evangiles et vaut autant allegorie comme « autre sentence ». Allegorie est la parole qui par un fait figure et moustre un autre fait.¹¹

Tropologie est une parole couverte à faire entendre clairement ce que li allegorie dist obscurement et l'oppose pleinement et est dite *tropologie*. *Tropologie* si est la couverture qui nous moustre ce que nous devommes faire par l'exemple de ce que devant est fait au fondement, ce est à l'histoire. Prendrons nous notre commencement et nostre parole à l'aide de celui ci car est princes et commencemens de toutes choses¹².

La relation que ressent et traduit Guyart des Moulins en reprenant au seuil de son entreprise la dichotomie qu'il estime ressentir entre la profondeur de l'allégorie symbolique et la clarté pédagogique de la tropologie semble reprendre, d'un point de vue traductologique, la tension inhérente à toute démarche de traduction entre l'aspiration à dire et l'aspiration à rester au mystère du texte originel ; entre révéler et partager ; entre initier à la langue traduite et demeurer fidèle à l'horizon d'attente de la parole source en ne la délivrant pas.

Cette interprétation libre autour du thème de Job résonne de manière intéressante avec la tradition médiévale de l'exégèse biblique telle qu'elle se manifeste sous la plume de Guyart des Moulins, dont nous ne reprendrons pas ici toutes les étapes de la vie ni de l'oeuvre (X.-L. Salvador, 2004, 2019, 2020; S. Berger, 1884). La Bible Historiale, composée en 1297 sous le règne de Philippe le Bel un peu après la diffusion de l'oeuvre de Thomas d'Aquin au moment où l'école de la Glose ordinaire s'institutionnalise, est un ouvrage en rupture avec les modèles exégétiques qui l'ont précédée ainsi qu'avec ceux qui la suivront. L'originalité de son travail, pour la partie de l'Ancien Testament, est facilement soulignée par le jeu des commentaires, intitulés « Glosa » en capitales rouges, qui accompagnent toute la traduction et qui éclairent le sens du traduit. Un peu comme si le traducteur, sans cesse, séparait entre le fond et la forme ; entre ce qui doit être lu et ce qui doit être compris ; entre le sens sacré, mais inaccessible ; et le sens révélé, profané par l'entreprise de traduction. La problématique de lecture de l'oeuvre de Guyart-des-Moulins est intimement liée à ce sentiment de déperdition du sens, de dégradation que ressent le traducteur au moment d'extraire des nobles lettres antiques le sens sacré qu'elles contiennent pour le couler dans la prose française, qui lui déplait, mais qui demeure le seul véhicule à sa portée. C'est en somme la même problématique du transvasement que celle exprimée plus tard par Olivétan dans la préface de sa traduction :

Jésus, voulant faire fête à celle-ci de ce que tant elle désire et souhaite, m'a donné cette charge et commission de tirer et déployer icelui thrésor hors des armoires et coffres hébraïques et grecs, pour après l'avoir entassé et empaqueté en bougettes françaises le plus convenablement que je pourrai, en faire un présent à toi, Ô pauvre église, à qui rien l'on ne présente. Vraiment cette parole t'est proprement due, en tant qu'elle contient tout ton patrimoine, à savoir cette parole par laquelle, par la foi et assurance que tu as en icelle, en pauvreté, tu te réputes très riche ; en malheureté, bienheureuse ; en solitude, bien accompagnée ; en doute, acertainée ; en périls, assurée ; en tourments, allégée ; en reproches, honorée ; en adversités, prospère ; en maladie, saine ; en mort, vivifiée¹³.

Le transfert des armoires et des coffres vers les « bougettes », les « petites boîtes », du français illustre ce trajet tropologique qui fait de la connaissance de l'histoire la condition d'accès à la révélation du sens du message. Tout est en

Cibles étymologiques et sources archéologiques de la traduction biblique
somme contenu dans cette démarche dont l'ouvrage d'Isabelle Cohen nous offre
un renouveau de l'expérience par la langue, artisan de la réparation.

Conclusion

Réparer le monde, c'est une proposition qui fait écho sous la plume d'Isabelle Cohen à la doctrine de la rétribution : la récompense pallie le vide, le manque laissé par l'abandon de Dieu. Job travaille pour une rétribution qui devient le moteur de l'histoire, et par son exemple il enclenche chez les hommes le goût du travail en vue de la rétribution. Mais à y bien réfléchir, le monde abîmé n'est-il pas celui d'une humanité qui ne sait pas lire le texte sacré et qui, s'abîmant dans la contemplation du fossé linguistique qui le sépare de la source de toute vie, travaille à réconcilier l'humanité avec elle-même en lui offrant un accès au sens, aux mots perdus ? C'est le travail du traducteur d'offrir une passerelle, un pont pour guider les hommes vers la récompense de leurs efforts. La démarche est peut-être la même, croisée, chez Guyart des Moulins qui travaille à la rédemption du texte des juifs en lui offrant une voie vers la chrétienté du sens. Les deux ouvrages, la comparaison des deux démarches, offre un panorama passionnant du véritable travail traductologique, qui est une rédemption (H. Kittel et alii (2004)). Une rédemption du texte lui-même, qui est sauvé des limbes et de l'oubli ; une rédemption du public juif ou chrétien qui trouve dans l'épreuve de lecture les moyens du salut. Et du traducteur lui-même qui travaille – mais c'est une allégorie – à se sauver lui-même.

Notes

¹ La liste est longue des études en histoire ou en théologie sur la doctrine de la rétribution des âmes. On consultera avec profit, entre autres, l'ouvrage indiqué : la rétribution suppose la récompense des bonnes actions et la punition des fautes. Job étant puni, c'est donc qu'il est coupable.

² Chanoine de Notre-Dame de Paris, puis évêque d'Angers (1491), il fut le confesseur de Charles VIII. Il a revu la traduction française de la Bible Historiale de Guyart des Moulins.

³ Job 13 :3-5

⁴ La théologie des amis de Job est toujours associée à une posture étroite. Ils incarnent une doctrine simple de la rétribution : puisque Dieu récompense le bien et punit le mal, la punition de Job est la preuve de sa culpabilité.

⁵ M. de Montaigne, *Essais*, Livre I, chapitre XV (p. 127 de l'édition Musart).

⁶ *La vie de Saint Alexis, poème du XI^e siècle*, Gaston Paris (éd.), F. Vieweg, 1885, p. 1 d'après le Psautier de Saint Albans au premier quart du XII^e siècle : « Il faisait bon vivre dans les temps les plus anciens, car on y respectait la justice et l'amour, la foi qui n'est plus d'aucun prix y régnait. Tout a changé, tout a perdu sa couleur, plus jamais ce ne sera comme aux temps d'autrefois. Au temps de Noé et d'Abraham, et de David, que Dieu a tant aimé, il faisait bon vivre et plus jamais ce ne sera pareil. Fragile et faible, tout décline. Cela empire, et tout bien disparaît (nous traduisons) ».

⁷ L'expression fait allusion à l'ouvrage réalisé par saint Thomas d'Aquin entre 1262 et 1272 et compilant 12800 sentences patristiques commentant les Évangiles.

⁸ L'anagogie est une des méthodes de lecture du texte biblique qui voit dans le Christ la clé de voûte interprétative de toute parole.

⁹ H. de Lubac, *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture*. Cerf, 1959, vol. 1, p. 23, « La lettre instruit des faits qui se sont déroulés, / L'allégorie apprend ce que l'on a à croire, / Le sens moral apprend ce que l'on a à faire, / L'anagogie apprend ce vers quoi il faut tendre »

(Traduction dans Michel Fédou, *La sagesse et le monde. Le Christ* d'Origène, Desclée de Brouwer, 1994, p. 44.)

¹⁰ Sur ce sujet, voir notamment Salvador, X.-L., « Le discours scientifique et didactique à l'oeuvre dans la Bible Historiale de Guyart des Moulins », *Latinum Cedens. Le français et le latin langues de spécialité au Moyen Âge*, (C. Silvi et S. Marcotte (éd.), Paris, Honoré Champion, 2014.

¹¹ Guyart-des-Moulins traduit ici Pierre le Mangeur en préambule de la Genèse : « Allégorie est une parole cachée qui signifie et illustre autre chose que ce qu'elle dit et ne se suffit pas comme beaucoup de paroles d'évangile. Et l'allégorie est synonyme « d'autre phrase ». L'allégorie est la phrase qui par une chose illustre et fait comprendre autre chose. » (nous traduisons).

¹² D'après notre article, « Une tradition textuelle de la Bible Historiale sur les plafonds de saint Jacques en Merléac : Lucifer au deuxième jour », in X.-L. SALVADOR (éd.), « *Ut Pictura Genesis* », *actes du colloque Paris-Merléac*, Paradigme, Orléans, p. 62, d'après Ms Royal 19 D III f° 3v : « Tropologie est une parole ouverte qui fait comprendre clairement ce que l'allégorie dit de façon mystérieuse et y répond pleinement. La tropologie est la phrase qui nous montre ce que nous devons faire par l'exemple de ce qui a été fait avant nous au commencement, c'est-à-dire dans l'histoire. Nous prendrons donc notre début et notre fondation sur la topologie car elle est le début et la fondation de toute chose. »

¹³ *Bible*, Olivétan (trad.), 1535.

Références bibliographiques

Berger, S. (1884) : *La Bible française au Moyen Âge : Étude sur les plus anciennes versions de la Bible écrite en prose en langue d'oïl*, Imprimerie nationale, Paris.

Cohen, I. (2017) : *Un Monde à réparer, Le Livre de Job*, Paris, Albin Michel.

Guyart des Moulins (1297) : *Bible Historiale*, in (2018) *La Bible Historiale*, Paris, édition des saints Pères fac-similé d'après MS Royal 19 D III.

Ladmiral, J. R. (2014) : *Sourcier ou cibliste*, Paris, Les Belles lettres.

Guillemet, C. et X.-L. Salvador (2017) : « L'introduction du Cantique des Cantiques dans la Bible Historiale : de l'écriture de l'histoire à la pensée littéraire dans la traduction biblique », in L. Di Tommaso, M. Henze & W. Adler (éds.), *The Embroidered Bible*, Brill, Leiden, pp. 899-913 (*Studia in Veteris Testamenti Pseudepigrapha*).

Dahan, G. (1990) : *Les Intellectuels chrétiens et les juifs au Moyen Âge*, Cerf, Paris.

Dahan, G. (1991) : *La Polémique chrétienne contre le judaïsme au Moyen Âge*, Michel, Paris 1991.

Dahan, G. (1998) : *Histoire des théologies chrétiennes dans l'Occident médiéval*, *Annales de l'École pratique des hautes études*, 107, pp. 351-354

Dahan, G. (1999) : *L'Exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval*, Cerf, Paris 1999 (Patrimoine Christianisme).

Kittel, H., J. House, B. Schultze (éds.) (2004) : *Übersetzung, Translation, Traduction*, de Gruyter, Berlin.

Salvador, X.-L. (2004) : *Vérité et Écriture(s)*, Champion, Paris.

Salvador, X.-L. (2014) : « La prose apocalyptique de la Bible Historiale illustrée par la retranscription du Petit Job et de l'Apocalypse de Jean », *Penser la fin du monde*, Boltanski, E. et Gauthier, C., CNRS éditions, pp. 223-245

Salvador, X.-L. (2019) : *Archéologie et Étymologie sémantiques : le livre de l'Exode de la Bible Historiale*, Zeta Books, Bucarest 2017.

Salvador, X.-L. (éd.) (2019) : « *Ut Pictura Genesis* », *actes du colloque Paris-Merléac*, Paradigme, Orléans.

- Salvador, X.-L. (2020) : « Thermouth, la fille de Pharaon selon la Bible Historiale : apocalypse mariale ? », in C. Ferlampin (éd.), *Mélanges en l'honneur de Denis Hüe*, PUR, Paris (en cours de parution à l'heure où nous écrivons).
- Sneddon, C. R. (2002) : « On the Creation of the *Old French Bible* », *Nottingham Medieval Studies*, XLVI, pp. 25-44.
- Sneddon, C. R. (2012) : « The Bible in French », in R. MARSDEN et E. MUTTER (éds.), *The New Cambridge History of the Bible, Tome 2 : From 600 to 1450*, Cambridge University Press, Cambridge 2012, pp. 251-67.
- Vermeulen, J. (2004) : « La Sagesse de la Bible. À la recherche d'un art de vivre », *Revue Théologique de Louvain* 35-4, pp. 441-473.